

Près du feu des canons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses
: soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **27 (1919)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les réceptions, les échanges de fleurs, de cadeaux, l'entrée dans les trains de personnes qui regagnent ensuite la ville, sont des causes évidentes de dissémination des germes qu'il est facile de supprimer.

Pour éviter non seulement l'apport incessant de nouveaux grippés, mais aussi le développement d'autres épidémies infiniment plus dangereuses, il importe de prendre le plus rapidement possible des mesures de protection qui, pour être efficaces, doivent réaliser :

1° Un isolement évitant tout contact avec la population.

2° Un isolement assez long pour déceler les cas en incubation.

3° Une désinfection des voyageurs.

4° Une désinfection *indispensable* de tous leurs effets.

5° Enfin, pour le choléra, où les porteurs de germes sont fréquents, un examen bactériologique des selles de tout individu venant d'un foyer cholérique.

Pour réaliser cette protection actuellement *urgente*, il suffirait :

1° A l'égard des *rapatriés*, de supprimer tout contact avec la population au cours de leur trajet à travers la Suisse.

Des ordres tout récents ont été heureusement donnés dans ce sens.

2° Pour les *internés* et tous les autres voyageurs, une *quarantaine* s'impose à la frontière, dans des baraquements qu'il est facile de construire en quelques jours et dans lesquels on pourra procéder à toutes désinfections utiles.

Il n'est que temps de l'installer, car tout retard pourrait avoir les plus graves conséquences. — Cette quarantaine, qui doit s'exercer *sans exceptions*, ne saurait, du reste, actuellement souffrir de difficulté.

Les rapatriés, habitués aux longues attentes, ne récrimineront pas, heureux d'avoir franchi la frontière.

Les voyageurs isolés sont trop peu nombreux pour qu'il y ait lieu d'en tenir compte. Cela ne pourrait gêner que quelques indésirables cherchant à rester le moins possible sous l'œil des autorités.

Même si la paix survient, cette quarantaine, d'autant plus importante que les voyageurs seront plus nombreux, devra persister six mois et peut-être une année, jusqu'à ce que les épidémies aient disparu de l'autre côté de la frontière. Il vaut donc en tous cas la peine d'en faire les frais.

Pourquoi ne l'a-t-on pas instituée plus tôt? Est-ce négligence, ignorance, ou bien ne voulait-on pas avoir l'air de connaître l'existence d'épidémies que les intéressés cherchent à dissimuler?

Quoi qu'il en soit, il est actuellement *urgent* de réparer cette grave lacune.

Nous osons espérer que ceux qui ont des pleins pouvoirs et des responsabilités devant le pays ne s'y refuseront pas plus longtemps et feront le nécessaire dans le plus bref délai en confiant l'exécution non à des bureaucrates, mais à des hommes compétents en hygiène. Mieux vaut prévenir que guérir. Mais ajoutons: toute mesure incomplète est illusoire.

Près du feu des canons

Dans un livre sorti de presse tout récemment, un médecin-major français brosse d'une main alerte les tableaux saisissants qu'on va lire :

« Quels hommes ! Pourquoi donc n'y a-t-il pas de femmes ici, quand ils meurent ? Oh ! ces infirmiers gauches, qui circulent avec leurs gros souliers, leurs

grosses mains, leurs grosses voix, leurs grosses pipes, qui ne savent pas les déshabiller, qui ne savent pas les laver, qui ne savent pas leur changer l'oreiller de place, qui ne savent pas leur parler, qui ne savent pas leur sourire, qui ne savent pas leur mettre une main sur le front où la sueur poisseuse colle les cheveux, ni l'oreille près de leurs lèvres quand elles appellent une maman qui ignore ce qui se passe à ce moment-là! Mourir seul, avec un homme indifférent près de soi, ou « plein de bonne volonté »!.... Avec un homme qui, comme tous les hommes, ne sait pas aider à mourir! La plupart, oui, s'en vont sans le savoir. Mais s'il y en a un qui s'en doute, et qui n'ose rien dire, parce qu'une femme n'est pas là!....»

Et nous nous rappelons trop bien qu'au début de la guerre, le mot d'ordre était en Suisse — même dans les hôpitaux d'étape, c'est-à-dire loin du front de nos troupes mobilisées le long de la frontière —: Point de femmes dans les formations du service de santé de l'armée! Pourquoi? Pourquoi priver nos soldats malades des soins entendus de celles qui ne demandaient qu'à les secourir?...

Nous voici maintenant à un poste de secours, non loin de la ligne de feu :

« Dès le premier matin, les blessés affluent, à pied, en charrette, en auto, seuls, ou par fournées. Exténuante, renaissant d'un grand flot quand on la croit finie, emplissant les salles, les couloirs, toutes les pièces disponibles, de brancards et de lits improvisés, la sombre besogne commence, de jour et de nuit. Il faut couper les pantalons raidés de sang, déchirer les caleçons noirs, les chemises grasses, déplier les bandages sanglants, étayer les os fracassés dans leur boue de muscles et de terre, régulariser à la hâte des lambeaux de chair déchiquetée, laver des morves de cervelle sur les fronts ouverts.

Peu se plaignent. La plupart prennent d'eux-mêmes sur la table la posture qu'on leur dit, et, résignés, soutenus aussi par la joie d'avoir échappé au carnage, attendent, en serrant les dents. Un enfant à qui je désarticule une phalange broyée, m'offre l'oriflamme empoissé de sang d'un uhlan qu'il a tué. Je refuse. Il pleure. Je l'embrasse. Il rit. Un Marocain, le ventre troué d'une balle, dit des mots qu'on ne comprend pas, puis gémit un peu, puis se tait.... Un vieux capitaine de zouaves, éventré, connaît son sort à notre mine, pâlit, et ne dit rien. D'autres gouaillent. D'autres insultent « le salaud qui leur a fait ça ». Quelques-uns hurlent ou pleurent. Le plus grand nombre, blancs ou marrons, se taisent, car enfin, celui qui les panse est officier.

Est-ce ce même jour qu'on me réquisitionne pour embarquer des blessés à la gare de Dammartin? Je ne sais plus. Douze heures durant, seul, avec quelques infirmiers, quatre ou cinq dragons égarés qui s'offrent, des cheminots, une femme, j'accueille le flot misérable et saint, noir de poussière ensanglantée. Il faut les entasser dans les wagons, les jeter, au hasard des voies libres, vers quelque ville lointaine, hors du combat. Il en vient par toutes les routes. Pendant qu'on soutient jusqu'aux voies, par les reins et les épaules, ceux qui marchent, pendant qu'on hisse les autres sur les brancards par les portes des voitures, par les fenêtres des couloirs, la gare est déjà pleine, les quais envahis. Ils sont là sur la paille rouge, attendant leur tour, réclamant à boire, demandant parfois qu'on les mène chez eux, presque toujours muets, dociles, ou gémissant tout bas. « Où allons-nous? » J'écarte les bras. « Je souffre. » Que faire? Je suis seul, il n'y aura personne pour les suivre là où ils vont. Ils seront seuls aussi, quinze heures, vingt heures, trente heures, étouf-

fant de chaleur et de fièvre, les poils collés, la bouche sèche, le visage ardent et rétracté, avec leur plaie qui brûle et lance.

L'immense reflux des armées a disloqué à l'arrière tous les organes prévus. L'écume rouge des batailles rompt les digues, inonde la paix.

De vieux wagons de bois attendent, où tout ce bétail sanglant est chargé tant bien que mal, jusqu'entre les banquettes, jusque dans les fourgons. Parfois, une plainte monte, et des lamentations — d'un bout du train à l'autre — lui répondent, comme un chœur. Un officier d'artillerie, le pied broyé, réclame une banquette de premières. Il n'y en a pas. Un autre officier, la poitrine percée, cède sa place à un zouave, le genou ouvert, et s'assied sur le plancher. Un lignard colle au mien son visage trempé de sueur et de larmes. Celui-là saigne. Celui-ci veut de la morphine. Ils sont trop. Je suis désarmé. Je souffre. D'un compartiment le sang coule goutte après goutte, sur le marchepied.

Dix, vingt, cinquante voyages entre la gare et les wagons. Il en vient toujours par tous les moyens, par toutes les routes. Le canon gronde sans répit. On dirait la voix de la tempête dont nous recueillons les épaves sur la plage, à chaque convulsion du flot. Les unes pitoyables, pauvres débris cassés, informes, anonymes, sans histoire hier, sans histoire aujourd'hui, sans histoire demain.»

Est-ce assez vécu ! C'est comme cette entrée dans un village :

« A l'entrée d'Acy-en-Multien, une barricade. Des charrettes, des charrues, des herses, des matelas, quelques meubles entassés. Devant, dessus, derrière, des cadavres. Un dragon, en l'atteignant, est tombé sur la face, tout droit, les bras au corps. De l'autre côté, un Allemand, les jambes ployées, repose sur les épaules, le

visage vers le ciel. La rue tourne et monte. Sur les trottoirs, au seuil des maisons, des cadavres. Un cadavre, plié en deux, pend à une fenêtre, comme un pantin désossé, les jambes dans la chambre, les bras dehors. Pas un homme vivant. C'est un village habité par des cadavres. Une odeur vague, nauséuse, commence à rôder. Par les portes, par les fenêtres, le dedans des pièces apparaît, les parquets sont couverts de choses confuses, meubles brisés, linge déchiré, vaisselle en miettes. Quelques toits effondrés, quelques façades ouvertes, mais en somme peu de dégâts au dehors. On s'est égorgé dans les rues, et le canon, de part et d'autre, a dû se taire, pour ne pas tuer au hasard.

La rue monte. Voici l'église, et, devant elle, une petite haie que les pieds d'un cadavre allemand renversé sur le dos, dépassent. Je marche au flanc de la colonne. Je pousse la porte. Une odeur effroyable de paille fermentée, d'urine, de vomissements, de pharmacie, d'excréments et de sang sort de la petite nef que le jour encore haut au dehors fait paraître presque noire. J'entre. Des mains sortent de l'ombre, des cris montent, une rafale gémissante : « Wasser ! Wasser ! Maman ! Monsieur le major ! A boire ! J'ai soif. Wasser ! Wasser ! » avec des gargouillements d'agonies et des souffles de douleur. Tout cela me vient à la fois, comme un râle de joie terrible arraché au désespoir, car, dix secondes avant, j'en suis sûr, c'était le silence. Des hommes viennent. L'ombre des visages aimés, l'eau bienfaisante, l'espérance, la lumière, la vie rentrent d'un seul coup avec eux.

Il y a là quarante ou cinquante Français ou Allemands, sur de la paille pourrissante, sur quelques matelas souillés, sur le carreau. Quelques-uns meurent. Deux sont morts. Tous les autres, des grands blessés, bras ou jambes brisés, jointures

ouvertes, crânes enfoncés, ventres troués. Depuis deux jours ils sont seuls. Pour calmer leur soif, ils sucent la paille sanglante. Certains ont bu de leur urine. Aucun ne peut marcher. Ils s'entraident, se traînant l'un vers l'autre sur les poings quand le fémur est cassé, rempant sur le dos et les coudes quand le ventre est décousu. Des amis qui ne s'étaient jamais vus, se sont couchés côte à côte. Ils restent enlacés pour n'être plus seuls, pour que chacun d'eux demeure, qu'un autre ne vienne pas. Tout à l'heure, quand les ambulances-automobiles arriveront pour les emporter sur l'arrière, un Français, sur la même paillasse qu'un Allemand, se cramponnera à son cou : « Laissez-moi avec lui. Ne me séparez pas de mon ami. »

On ne les séparera pas. On ne sépare aucun de ceux qui veulent rester ensemble.... »

C'est là un coin du champ de bataille en été; nous voici maintenant en hiver, pendant la guerre de tranchées :

« Que ces soirs d'automne ou d'hiver sont sinistres, quand la cloche d'entrée sonne pour prévenir le médecin et les infirmiers de jour de l'arrivée des blessés, raides de glaise jaune jusqu'au ventre, et si las et si sanglants ! Ce n'est plus comme avant, sur la Marne ou sur l'Aisne, l'homme ardent, ou épouvanté, encore plongé dans le combat. C'est l'homme fatigué, misérable, resté des semaines dans un trou de boue glacée où il mange, où il couche, où il dort, où il tire sur l'invisible, où, quand il veut regarder une seconde autre chose que l'éternel sentier du ciel pluvieux au-dessus de lui, il tombe, le crâne percé, où la mitraille enfonce dans sa chair de la terre liquide, du cuir, des bouts de vêtements souillés, où il s'ennuie. Je les vois. Ils sont couchés sur un brancard, devant la porte, en attendant leur tour d'être portés. La lueur d'un fa-

lot hésite. Des hommes sont autour. Un médecin s'accroupit, tête, explore. Celui-ci peut attendre, il a la tête empaquetée de bandes déjà sordides d'où surgit seulement un morceau de face verdâtre, avec des yeux révoltés, une barbe engluée de caillots et de bave, et le râclement de la gorge filtre entre l'étau des dents. Je vois ces entrées dans les salles, les blessés des jours précédents à demi dressés sur leurs paillasses, pour regarder. Les moins touchés se tassent dans un coin, muets, patients, la face penchée, les yeux fixes, n'ayant peut-être pas la force d'être heureux.

Celui-ci a les pieds gelés, les deux pieds. De ce brancard, le sang coule à terre, avec un petit bruit d'eau, à chaque pas des porteurs. Par la manche ou la culotte fendue d'un coup de ciseau, on voit les pansements hâtifs sur l'entaille ou sur la fracture, où une tache rouge, terreuse sur les bords, grandit.

Et ces cris, dans l'allée, la nuit, quand ils arrivent huit ou dix ensemble, déchiquetés par la même marmite, la première, celle qu'on n'attendait pas ! Et puis les plaies horribles, pleines de paille et de bois, le déroulement des bandes où de la chair, des esquilles, de la cervelle adhèrent, les os disséqués après qui quelques lambeaux noirâtres pendent, et ces heures exténuantes autour de la table d'opération, ce parquet couvert de flaques rouges où des compresses, des bouts d'ouate, des serviettes traînent, tassés par le piétinement.... »

Quelle misère ! Et comme elle est décrite ! On ne saura jamais toutes les larmes, toutes les souffrances, toute l'horreur de la guerre. Mais la bonhomie française reprend ses droits même dans les moments les plus tristes, et nous lisons quelques lignes plus loin :

« Un jour, un homme est descendu de

la voiture et le brancard posé sur la neige, qui tombe à flocons serrés et le recouvre bientôt. Le chauffeur s'excuse. « Je t'ai secoué, vieux, j'ai été trop vite ? » Une voix

menue sort du paquet rouge, où seul, l'autre œil apparaît: « T'en fais pas, mon vieux, c'est la guerre! »...

(De *La sainte face*, par Elie Faure).

Alliance suisse des gardes-malades, section de Neuchâtel

RAPPORT ANNUEL

présenté à l'assemblée générale du 11 décembre 1918. Exercice 1917-1918

Malgré les temps difficiles que nous traversons, notre section est en pleine prospérité. A fin juin 1918, elle comptait 101 membres, ensuite de 19 admissions faites au cours de l'exercice, et d'une démission. Nous avons à déplorer la mort de deux membres dévouées à la section, sœur Marguerite *Jaccard* et Madame *Vaucher*, qui — toutes deux — ont succombé à l'infection en soignant des grippés.

Le nombre des placements faits par l'intermédiaire du Bureau de placement de la Croix-Rouge de Neuchâtel, a notablement augmenté. Ce n'est pas seulement à l'épidémie d'influenza que nous devons cet accroissement de l'activité du Bureau, puisque jusqu'à fin juillet 122 placements avaient abouti, tandis qu'il n'y en avait que 93 à la même époque en 1917.

Survint l'épidémie pendant laquelle nous avons été littéralement débordés: il y eut 38 placements par mois, puis 41, 48, enfin 52 en octobre.

C'est grâce au dévouement de nos membres, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour venir en aide aux malades, que nous avons à enregistrer des chiffres aussi élevés. Jour et nuit sonnait le téléphone chez notre directrice qui a droit à tous nos remerciements, et notre reconnaissance s'adresse aussi à toutes nos gardes qui, trop souvent, quittaient un malade le

matin pour reprendre un nouveau service le soir du même jour. Et malgré cette bonne volonté que nous nous plaignons à souligner, un très grand nombre de placements demandés ont dû être refusés, faute de personnel disponible.

Nos membres se souviendront longtemps de cette époque d'épidémie et de surmenage. Nous savons qu'elles ont fait leur devoir; un grand nombre ont même fait plus que leur devoir, car, se trouvant souvent seules au milieu de toute une famille alitée, elles avaient à faire face à tous les travaux du ménage, à courir de la cave au grenier, entre deux prises de température, entre la visite du docteur et la tisane à préparer, entre les achats à faire et les soins à donner.

Aussi plusieurs de nos gardes ont-elles été vaincues par la fatigue et atteintes de grippe. Heureusement qu'à deux exceptions près — celles signalées plus haut — elles ont toutes pu surmonter leur dur labeur et l'insidieuse maladie.

Les 284 placements faits jusqu'à fin octobre représentent environ 9250 jours de travail, et une somme de plus de 49,000 fr. payée aux gardes de notre section. C'est là un joli denier.

Plusieurs de nos gardes ont bénéficié de l'assurance-maladie dont elles doivent faire partie; nous aimerions conseiller à celles qui ne sont pas encore assurées